

LA ROUTE DE CASTELFIDARDO

© cycle été 2024 de Tiers Livre
tous les textes restent propriété de leurs auteurs

Thérèse De Paulis

La Route de Castelfidardo

Via Fontenuova

TABLE DES CHAPITRES

<i>Les Abruzzes</i>	7
<i>Via Fonte Nuova</i>	11
<i>La chambre était fermée à clé</i>	15
<i>Le grand caillou</i>	17
<i>Les champs</i>	21
<i>Le chocolat américain</i>	22
<i>La malle et tout ce qu'elle contient</i>	27
<i>Le costume de tergal gris</i>	32
<i>Le restaurant</i>	36
<i>La fabrique</i>	40
<i>On rentre</i>	46
<i>Loreto</i>	47
<i>Je dormais de l'autre côté de la salle à manger</i>	48
<i>La première lettre</i>	55
<i>Pescara</i>	57
<i>Le mammoth</i>	58
<i>Toutes les fois où je suis tombé</i>	60
<i>Le retour au soir</i>	61
<i>La maison qui n'existe plus</i>	62
<i>Généalogie des absents</i>	64
<i>La dernière nuit</i>	67
<i>La madonna d'Apari</i>	69
<i>La rue déserte au matin</i>	70
<i>Les neiges éternelles</i>	71

Je ne suis pas née en Italie.

Mes ancêtres ont grandi dans les Abruzzes. Mon frère aîné porte le prénom de mon grand-père paternel. Le second, de mon grand-père maternel. Moi, de ma grand-mère paternelle. Ma sœur, presque celui de ma grand-mère maternelle, francisé et raccourci pour être plus moderne. La dernière, c'est le nom de la protectrice des femmes. Maman a dit à mon père : tu lui donneras ce nom. C'est donc elle qui a choisi. C'est quand même le même jour, la sainte Anne et la saint Joachim, le 26 juillet, en italien Gioachino. Pourtant, ce grand-père, personne ne l'appelait Gioachino, tout le monde l'appelait Giovanni. C'est ainsi que ce nom fut choisi. Le grand-père maternel s'appelait en réalité Tommaso. On avait déjà donné son nom à un

cousin, le fils du frère aîné de ma mère.¹ Ce grand-père, tout le monde l'appelait Massito. Le nom choisi fut donc Massimo. Pour Michèle, la grand-mère s'appelait Michelina, or, la cousine, fille aînée de l'oncle Andrea, on l'avait appelée Lina. Le nom choisi fut donc Michela.

Pour les garçons, le prénom de l'état civil a été conservé en italien. Pour les filles, il a été francisé d'office à l'inscription sur le registre des naissances à la Mairie. Les trois premiers à Hayange, les deux dernières filles à Florange, elles sont nées à la maison.

Mon père s'appelle Antonio. C'était le prénom d'un frère de sa mère mort à la Grande Guerre. Il apportait à boire aux soldats. Il a été tué pour lui voler sa barrique d'eau.

L'oncle Gelsino n'avait pas fait la guerre, il était déjà parti en Amérique. Et ça, je ne le savais pas. Je l'ai appris ce matin. Ce qui est étrange, c'est

¹ *Le fils du frère cadet de ma mère, on l'a aussi appelé Tommaso.*

que j'ai souvent rêvé d'Ellis Island, sachant vaguement que plusieurs oncles y avaient échoué, vaguement pour la raison qu'on n'en parlait pas. Alors est-ce que j'en ai rêvé pour avoir entendu des bribes de conversations, est-ce pour Perec ou pour le commencement du Parrain, je ne sais pas. Ferry de Staten Island, skyline, sens-tu le souffle de la Liberté ? aux couronnes d'épines je ne sens rien, le froid s'engouffre, là l'eau est glacée, rien ne me retient ici, rien ne me retient. Wall Street, un Mémorial de soufre, des images en boucles devant la télé un jour de septembre, un jour assez frais où tout était ordinaire, la journée de travail, la pause déjeuner, la salle de classe, la lumière grisâtre au-dessus des arbres de l'allée. Les vitres s'égarèrent loin derrière Savigny sur Orge, et toujours devant le ferry de Staten Island, et combien de milliers débarqués ici, sales, crasseux Ellis Island, l'embouchure de l'Hudson, la couronne d'épines 1892 les services d'immigration le 1er janvier, et tout ça disparu, un musée. Entre Jersey City, New Jersey et la ville de New York dans l'État de

New York. Edward Lippincott Tilton et William A. Boring reçoivent leur médaille à l'exposition universelle de Paris pour avoir construit le bâtiment des crasseux en guenilles, sales, ahuris et douze millions d'immigrants. Douze millions qui s'égarent dans les rues The Island of Tears.

Je viens de Heartbreak Island.

Naître et grandir dans les montagnes. Travailler la terre. Faire la guerre. Partir à pied. Prendre un autobus. Prendre un train. Prendre un bateau. Se marier. Travailler. Apprendre un nouveau langage. Emporter des chansons. Emporter une ou deux photos. Emporter une paire de chaussures dans sa valise.

Pourquoi l'avais-je oublié ? Pourquoi taire l'histoire des hommes ? Pourquoi reconstruire les enfances ? Pourquoi reconstituer mot par mot la généalogie des départs ?

Le grand-père Giovanni était né en 1902. Il était trop jeune pour faire la guerre.

Dans la pénombre, la chaleur était déjà montée. La chambre avait une seule fenêtre, les volets étaient fermés. Deux grands lits, deux chevets en bois foncé, deux lampes, deux petits lits disposés le long du mur. On y dormait à sept. Une malle de carton renforcé, vert foncé, avec des charnières, des poignées et des serrures en métal doré. Dedans se trouvait la robe de mariée de ma mère. Du linge de maison. Draps, serviettes, nappes, tissés, cousus, brodés à la main. Même sans tapis, le sol étouffait les pas, on pouvait se lever sans réveiller personne. La fenêtre donnait sur la rue Via Fontenuova. Il était rare d'entendre du bruit venant du dehors.

La porte donnait sur la pièce principale. Il fallait la traverser pour accéder à la cuisine. Longer la porte d'entrée en arc de cercle, précédée de trois petites marches qu'il fallait descendre pour sortir,

encombrées de journaux. L'unique fenêtre qui donnait sur la rue Via Fonte Nuova elle aussi, avec ses volets fermés dont les jours suffisaient à éclairer la salle. Au centre, une grande table de bois rectangulaire, des chaises, à gauche un canapé, à droite un grand buffet qui occupait tout le pan du mur, en bois sombre. Au fond, la porte d'un balcon qui conduisait à la salle de bain et la porte d'une autre chambre, celle des grands parents.

La cuisine avait elle aussi une fenêtre qui s'ouvrait sur la Via Fontenuova. Les panneaux de bois étaient fermés eux aussi. Sur le rebord, un napperon au crochet, un pot contenant une paire de ciseau, de la ficelle et un tournevis. Une plante en pot.

En face, une porte arrière.

A sa gauche, un grand plan de travail, un évier en marbre gris. Pour l'eau, un tuyau remplissait un réservoir, relié à la fontaine à l'extérieur dans la

rue, on l'appelait la fontanella. Une marmite encastrée, chauffée au bois. Une gazinière.

Les murs étaient peints en jaune. A cause de la cheminée, des feux, ils avaient un peu noirci.

La cheminée était au fond. Elle servait à chauffer et à cuisiner. On était en été, elle était éteinte. En hiver, je l'aurais entendue crépiter. J'aurais guetté les étincelles. J'aurais appris à faire un feu de bois. Là, dans la cuisine assombrie par la nuit de décembre, où le brouillard masquait les montagnes, où le froid étouffait les voix, où la neige recouvrait les ruisseaux, et la glace, les fontaines.

Mon grand-père était assis. La cuisine n'était pas éclairée. Il portait son chapeau noir en feutre. Il était usé. Les bord étaient recourbés. Il portait son chapeau noir en feutre un peu en arrière. Son visage était tout ridé. Dans le noir, ça ne se voyait presque pas. Il portait toujours une chemise blanche. Il la gardait ouverte jusqu'au deuxième

bouton. Le col était bien plié. Un gilet noir boutonné. Une veste noire. Il restait assis dans la cuisine. Ou sur le canapé. Ou sur les marches extérieures en été. Il avait du mal à marcher depuis son accident. Il conduisait l'âne en rentrant des champs. Son âne, je l'avais déjà vu. J'étais montée dessus. Je l'avais caressé dans l'étable. Je crois qu'il l'appelait Moschetta; je ne suis pas sûre. Il s'était emballé. Giovanni avait tenté de le maîtriser. L'âne l'avait renversé, les roues de la charrette lui avaient roulé dessus et lui avaient brisé les jambes.

Ça sentait bon le café. Je n'avais pas entendu la moka crépiter sur le gaz. Son bol était encore plein. Un grand bol en céramique. Sur la table, il y avait du pain, du fromage de brebis. Il me dit : "Tu veux du fromage ?" Je dis "Oui". Quand il me le tendit, je vis que c'était du marcietto grouillant d'asticots blancs. Je le reposai sur la table sans le manger. Il y avait une carafe d'eau, un napperon, une pile d'assiette, deux verres.

Quand on demandait ce qu'on mange ce soir, il répondait : “De l'âne écorché”.

Mon père s'était précipité dans la cuisine. Il était toujours en retard. Bonjour papa et une tasse de café. Il me dit : "Tu n'es pas prête ?" Dépêche-toi. On part. L'oncle Dino venait nous chercher. Ma mère m'entraîna dans la chambre. Les valises étaient ouvertes sur le sol. On ne les avait pas défaites. Il n'y avait pas d'armoires dans la chambre. Cette chambre, elle restait fermée à clé depuis le départ de mon père. Et la clé, le grand-père la gardait sur lui.

La fenêtre sur la Via Fontenuova restait toujours fermée. Les volets aussi. En plein jour, il ne fallait pas laisser entrer la chaleur caniculaire. Les jours d'orage, on n'avait pas besoin d'ouvrir la fenêtre. Sur le seuil de la porte, on avait assez de place pour regarder l'eau couler comme un torrent. La rue était en pente. Elle était pavée. Les jours d'orage, l'eau coulait, coulait, sans rafraîchir la nuit. Elle dévalait la rue.

On y habitait que quelques jours, en août, tous les deux ans. Un an sur deux. En août l'usine fermait. Un an sur deux, parce que les billets de train, c'était quand même trop cher pour nous permettre de partir tous les ans.

Il fallait vite m'habiller, me coiffer, me chausser.

L'oncle Dino était venu nous chercher. Il s'appelait Bernardino, nous l'appelions Dino. Bien que nous ayons deux autres Dino dans la famille, un frère de ma mère, qui à l'époque vivait en Allemagne et un cousin qu'on appelle Dinuccio, le petit Dino, qui vivait à Monticchio, qui réalité se nomme Sabatino, il nous était impossible de les confondre. L'oncle Dino était marié à la tante Mena, c'est-à-dire Filomena. Ils habitaient l'Aquila, dans un appartement que j'ai toujours connu, au Torrione. Nous étions en retard, mon père était toujours en retard. Le temps pour Dino de saluer mes grands-parents et toute la famille, de boire un café, le café qui était chaud dans la moka, nous partîmes vite, la voiture était garée devant la maison, la rue était étroite, les véhicules ne pouvaient circuler que dans un sens. Il fallait rejoindre la côte adriatique par l'autoroute A14 puis remonter vers le nord. Deux heures de route environ. Nous avons pris,

la Via Dell'Olivo, la Salita delle Prigioni, la via Tagliamento, SS 17 bis. Puis la bretelle A24 pour rejoindre l'A14, l'autoroute adriatique. J'étais assise seule à l'arrière. Je ne disais rien. Je regardais la route, les panneaux, les montagnes illuminées par le jour flamboyant, les murs clairs, les volets fermés, ... J'apprenais que je venais de ces montagnes des Abruzzes, que tout près, à l'est, on allait vers la mer adriatique, et qu'à l'ouest on allait vers Rome. De Rome nous ne connaissions que la gare, sous la chaleur caniculaire de l'arrivée au matin d'août. Je me souviens qu'un jour, l'autobus passa par le Colisée. Ma mère nous dit : "Regardez le Colisée". Nous l'avons regardé par la fenêtre. Si Ignazio Silone avait vécu ici, il aurait écrit *gli anni passavano, gli anni si accumulavano, i giovani diventavano vecchi, i vecchi morivano, e si seminava, si sarchiava, si insolfava, si mieteva, si vendemmiava. E poi ancora ? Di nuovo da capo. Ogni anno come l'anno precedente, ogni stagione come la stagione precedente. Ogni generazione come la generazione precedente. Nessuno a Fontamara ha mai pensato che quell'antico modo di vivere*

potesse cambiare. La vie avait changé avec nous, avec l'oncle Gelsino parti en Amérique et disparu pendant quarante ans en Argentine. Avec Andrea, Bettino, Dino, tous les fils partis de Monticchio pour travailler en Lorraine, avec ma mère partie les rejoindre pour faire le ménage dans la maison des Scholtès, avec mon père parti en train l'année des Jeux olympiques à Rome. On a bien recommencé da capo, mais ailleurs.

Camarda était construite sur la pente de la montagne, où l'herbe était très sèche. Assergi. Campo imperatore.

On avait à peine passé Teramo que le moteur ralentit. Impossible de dépasser les 60km/heure. On avait pris le téléphérique pour rejoindre le sommet, où Mussolini avait été emprisonné en 1943, à l'hôtel de Campo Imperatore, à plus de deux mille mètres d'altitude. Les aigles royaux tournaient autour de nos têtes. Les chats sauvages se cachaient dans les roches. C'est là que pour la première fois, en sortant de la voiture de l'oncle Dino, qui avait emmené toute la famille prendre le téléphérique, je me retrouvais

au milieu des nuages. Au milieu des nuages, enveloppée d'un voile blanc. La fraîcheur des hauteurs m'avait donné des frissons. Cette haute-plaine est immense, vide de toute habitation, en dehors de la station de ski. Vestige des anciens lacs, moraines des anciens glaciers, ruisseaux glacés, brèches dans les parois rocheuses. Scindarella, Monte Portella, Corno Grande, Monte Aquila, la glace et la neige, siècles et millénaires. De l'herbe, de l'herbe sèche, un sol aride, la ligne des crêtes. Les étendues de graviers. Les petites fleurs jaunes. La sesleria des marais. L'alpage parsemé de troupeaux. La transhumance ancestrale. La solitude des bergers. Les vipères Orsini. Le Gran Sasso.

Je ne pouvais imaginer qu'un caillou, fut-il très grand, ait pu donner son nom à une montagne majestueuse et rude. Qui donc avait inventé ce nom de Grand Caillou ?

Les étoiles et les loups, la digitale rouillée, les poneys sauvages, jusqu'à ce que la neige arrive.

récits et monologues à insérer

A proximité de Giulanova, nous avons longé la côte.

La maison s'était écroulée le 6 avril 2009 à 3h 32 mn et 42 secondes. La secousse a tout détruit. A la place, un trou béant. Quand elle a été reconstruite, j'ai tout reconnu. Je veux dire que j'ai tout revu, comme c'était avant, bien que rien n'y ressemblait.

Giovanni était mort depuis le 27 juillet 1983. Je m'en souviens très bien, j'avais déjà quinze ans. C'était le matin, c'est ma mère qui a répondu au téléphone. Mon père était à la maison, il travaillait de l'après-midi. Elle nous a dit : "J'ai une mauvaise nouvelle." On attendait. "Le nonno est malade". Mon père a dit : "Pourquoi tu leur dis pas la vérité ?".

Il est mort.

Mon père n'est pas allé travailler.

Il a décidé de partir immédiatement. De prendre le train. En Italie, les enterrements ont lieu très

vite, le lendemain ou au plus tard le surlendemain de la mort.

J'ai dit "Je viens avec."

Mon père a dit oui.

On a pris le train le soir à Thionville, comme quand on partait en vacances. Ma mère avait sûrement préparé de quoi manger, de quoi boire. On arriva le lendemain matin à Rome. C'est l'oncle Dino qui est venu nous chercher à la gare. On n'avait pas le temps de prendre l'autobus, on serait arrivés trop tard pour l'enterrement. C'est moi qui l'ai aperçu la première. J'ai ressenti une grande joie. Je voulais l'embrasser dans cette joie et le serrer dans mes bras. Mais c'est mon père qu'il embrassa, en éclatant en sanglots. Durant tout le trajet, j'étais à l'arrière, je ne disais rien. Dino raconta comment mon grand-père avait été malade. Ma grand-mère Teresa était morte avant lui. Mon père ne disait rien non plus.

Quand on est arrivés, toute la famille était déjà présente avant la fermeture du cercueil. Mena, ma tante, me dit Viens embrasser ton grand-père pour lui dire au revoir. Je n'avais jamais vu un

mort. Quand je le vis allongé, blême dans son costume noir, j'ai eu peur. Je n'ai pas voulu l'embrasser. Mena dit : "C'est mieux, elle a raison, comme ça elle se le rappelle vivant." Il n'avait pas son chapeau.

Si je pouvais m'asseoir dans la cuisine au petit matin, boire une tasse de café avec lui, il me raconterait les champs, la guerre, le départ du fils. Je ne posais jamais de questions. Il me dirait quand je suis né, ma mère avait laissé mon berceau sur le balcon. Il a plu, il a plu, il a tellement plu. Le berceau s'est rempli d'eau.

Je n'ai pas marché avant trois ans. J'avais peur de poser les pieds sur le sol.

J'ai travaillé aux champs.

Avec les vaches et la charrue, et ma fille Mena qui arrachait les herbes derrière.

Les Allemands nous ont pris les vaches.

On ne trouvait pas de chaussures. Les Allemands raflaient tout. On ne trouvait pas de chaussures. Ma fille avec des semelles toutes cassées. Elles prenaient l'eau. En hiver, la neige, la glace, on marchait pieds nus. Tout près de chez nous, il y avait un petit menuisier. J'y allais souvent en hiver pour être au chaud parce que dans l'atelier se trouvait un fourneau. On parlait de choses et d'autres. Les semelles des chaussures de ma fille sont foutues. Elles prennent l'eau. Il m'a dit : "Apporte du bois, je lui ferai des sabots". Il lui a fait ça. Le bois glissait sur la glace. J'ai trouvé un vieux pneu de vélo, usé, chez quelqu'un qui m'en donna un morceau. Je l'ai cloué sur les sabots pour éviter que ça glisse. Un voisin m'a fait connaître un cordonnier à l'Aquila. C'était un petit cordonnier qui réparait les chaussures qu'il trouvait. Je lui apportais du lard, de la farine, pour avoir des chaussures pour ma fille et mon fils. Lorsque je suis allé chercher celles de mon fils, les Allemands réquisitionnaient tous les cordonniers, partout. Tous les cordonniers. Komm, Komm, Komm. Et moi avec, j'étais là.

Les Allemands m'ont pris avec. J'étais sur le camion. Après, le cordonnier a dit que je n'étais pas cordonnier. Que j'étais un ami qui était chez lui. Ils m'ont relâché.

On ne trouvait rien.

Les Allemands occupaient une ferme dans les bois. Ils ont tout laissé. Ils se sont sauvés. Ils sont partis.

Ma fille a racheté des boîtes de conserve allemandes. C'était pas bon. On ne les mangeait pas. On les avait cachés en dessous du lit dans la chambre.

Un Américain est venu un soir, on était dehors. C'était la fin du mois d'avril.

Il est rentré chez nous. On lui a donné à manger. Il nous a donné du chocolat. C'est la première fois qu'on en a goûté.

Il reste assis à la table, avec son café.

La boîte était dans le grenier. Quand il est parti, elle était dans le grenier. C'était une petite caisse, une caisse en bois, une petite malle en bois. Elle était là, dans la maison, elle était vieille, déjà. Dedans, mon père avait mis toutes ses affaires avant de partir en France. Des papiers. Le papier où les employeurs mettaient des timbres pour prouver qu'on avait travaillé. Ce papier, il ne l'a jamais retrouvé. Elle contenait deux sacs qui se fermaient par le haut. C'était à l'oncle Gelsino, celui qui était parti en Amérique. Il y avait aussi une grande quantité de manuscrits. De notaires. Des manuscrits du seizième et du dix-septième siècle. Ils étaient encore là quand il retournait à la maison. C'était des manuscrits de notaires. Il ne se rappelait plus exactement. Tous les héritages. Mon père avait laissé ses papiers, des livres, des papiers de l'école. Des livres d'école. Des cahiers d'école. Il y a soixante dix ans maintenant. Dans cette malle, quand il avait quatre ou cinq ans,

mon père avait trouvé un pistolet, quand il était gamin. C'était le pistolet que l'oncle Gelsino avait laissé quand il est parti en Amérique. Antonio l'avait caché sous son oreiller pour jouer avec. Sa mère l'avait découvert. Son père l'avait ensuite caché dans le grenier. Les balles avaient été retirées avant de ranger le pistolet dans la malle. Giovanni les avait jetées dans le feu. Il y avait un chaudron dans la cheminée, les balles y ont fait plein de trous. Cette histoire, c'est mon père qui l'avait entendue. Cette malle était encore là, Giovanni mettait l'argent dedans. Elle était en bois. L'extérieur était peint en gris. Elle avait un couvercle gris. L'intérieur avait gardé sa couleur bois. Je l'ai vue quand j'étais petite. C'est là que mon grand-père prenait l'argent tous les jours pour donner un billet de mille liras, tous les jours à quatre heures pour que nous allions nous acheter des glaces à l'épicerie. J'économisais la monnaie pour m'acheter une poupée. A la fin des vacances, j'avais entraîné mon père à l'épicerie de Paganica, sur la place, pour acheter ma poupée. J'ai vu une poupée blonde avec des anglaises et

une robe bleue à pois, longue. Mon père n'aimait pas les blondes. Il la trouvait superbe. Il refusa que je l'achète. Enfin, il me dit qu'on l'achèterait le lendemain. Mon père réfléchissait toujours avant d'acheter. Elle coûtait quatre mille lires. Nous allions rendre visite à des amis ou des parents. Tous les jours, nous allions rendre plusieurs visites car mon père connaissait tout le monde. Quand on arrivait, tout le village était au courant car ma tante Maria Chiria annonçait : "Torna Antonio", ce qui voulait dire Antonio revient. Le lendemain, la poupée blonde avait disparu. Le marchand nous dit : "Je l'ai vendue." Je fondis en larmes, avec une tristesse infinie, comme si j'avais perdu quelqu'un, comme une promesse trahie. Mon père insista pour que j'achète une poupée brune avec une robe fleurie, verte. Pour me consoler, j'ai pu acheter une deuxième poupée beaucoup plus petite, avec un costume des années folles, gris, et une coupe de cheveux de l'époque. Nous avons rendu visite ensuite à deux familles. Mon père raconta à chaque fois combien j'avais pleuré pour cette

poupée. Dans la première famille, la dame, Anna, me donna une très grande poupée en costume traditionnel, elle était aussi grande que moi. Elle était brune. Dans la deuxième famille, à Pezzutilo, c'était la sœur de la marraine de mes sœurs, Antonina, qui s'appelait Luigina, qui s'émut de ce récit. Elle avait un fils et une fille. Elle appela sa fille pour lui demander de me donner la poupée qu'elle avait sur sa table de nuit. C'était une poupée nue sous un drap de plage, en caoutchouc, blonde avec les cheveux longs. Je refusais. Mon père refusa. Ma mère refusa. Luigina insista. Sa fille se mit à pleurer, discrètement, il n'y a que moi qui la vis. Je dis à mon père : "Regarde, elle pleure." Mon père dit à Luigina : "Elle pleure.". Luigina dit à sa fille : "Mais non, elle ne pleure pas". Cette petite fille, je l'ai admirée toute ma vie, aussitôt, elle illumina son visage d'un grand sourire pour faire bonne figure. J'étais contrainte d'accepter. Son sourire s'est éteint. Cette poupée, je l'ai gardée sur ma table de nuit jusqu'à mon départ pour Strasbourg après le bac. Je l'ai perdue depuis. La grande

poupée en costume, j'ai longtemps joué avec puis je l'ai remise dans le placard de la chambre de mes parents à Florange. La poupée brune à robe fleurie, je l'ai toujours gardée avec moi. Je l'avais achetée avec la monnaie des glaces de mon grand-père. La petite poupée des années folles aussi. Je les garde dans une mallette en osier que j'avais achetée avec ma première paye, après le bac, quand j'avais travaillé à la Sollac en faisant le ménage pour Onet, dans une boutique à Florange près de l'église, pour préparer mon départ à Strasbourg. La malle grise en bois avait un cadenas. Elle a disparu dans le tremblement de terre de 2009.

Quelqu'un de l'Aquila l'avait déposé à la boutique pour le vendre. Il était comme neuf. Il était en tergal. Il croit que c'est celui qu'il porte sur la photo. C'était ce costume là. C'était quelqu'un de l'Aquila qui le vendait parce que son fils avait grandi alors qu'il n'avait mis que quelques fois. La couleur était gris clair. L'étoffe était du tergal gris, gris clair. Il l'avait trouvé dans une droguerie où il avait acheté un pull over au frère de ma frère Bettino, avec un col en V. Ils étaient tous les trois, ils se promenaient, lui, Augusto, qui jouait de l'accordéon, et Gianino, celui qui habitait à Ascoli Piselli, qui s'était marié et qui était allé habiter là-bas. Gianino le voulait, il était trop petit pour lui. Antonio l'a pris, il lui allait bien, il avait deux ans de moins qu'Augusto et Gianino, il avait seize, dix sept ans. Il avait une autre photo aussi avec ce costume, qu'il avait faite pour sa carte d'identité, et qu'il avait donné

à son fils Giovanni. Cette photo d'identité, il en reste un exemplaire sur sa carte d'identité du 19 août 1960 où il lui manque deux jours pour avoir ving et un ans. Nationalité italienne. Résident à Paganica. Via Fontenuova n°117. Célibataire. Ouvrier. 1m65. Cheveux châtons. Yeux châtons. Le marchand en voulait dix sept mille liras. Il lui a donné pour quinze mille. Antonio avait dit : "Non, c'est top cher, je ne peux pas." Ce marchand, il avait le téléphone. Et, pas loin, il y avait un téléphone public. C'était une droguerie où il vendait de la laine et des étoffes. Son frère avait un bureau de tabac. Son autre frère avait une autre boutique. Il s'appelait Damiani. Ce costume, il l'a apporté en France. La veste. Il l'a jeté. Il a encore un pantalon tout brillant, gris. Il était maigre à l'époque. Il le portait encore à la naissance de sa fille, Thérèse. Tout le monde lui demandait où il avait acheté ce pantalon. La photo est très abîmée, elle a été retrouvée après le tremblement de terre. Elle était sur la cheminée. Elle est en noir et blanc. Elle a jauni. Le gauche a une déchirure transversale. Le bord

inférieur est déchiqueté. Au dos, il est écrit Farrania, c'est imprimé. Au crayon à papier, il est écrit 6836. Il pose assis sur une borne blanche au bord de la route, au milieu de l'herbe. Derrière lui on voit un potager, avec des piquets, des plants de tomates sans doute. Encore derrière des arbres. Encore derrière deux maisons : l'une à gauche, dont on distingue à peine un morceau du toit, l'autre, à droite, blanche, assez grande, dont on voit les fenêtres à l'étage, trois, et le toit. Ce sont des maisons assez modernes. La crête des montagnes. Un ciel uniforme. C'est sûrement l'été. Il a croisé ses jambes, sa jambe droite est posée sur son genou. Il porte des chaussures de ville, des mocassins en cuir. Une chemise blanche. Une cravate claire et large. Les mains sont croisées sur la cuisse gauche. Son corps est tourné vers sa gauche. Ses cheveux sont très noirs sur la photo, et épais, coiffés en arrière, assez longs. Il ne sourit pas, il a pris un air rêveur, il a les yeux presque fermés comme un poète romantique. Il existe une deuxième photo d'Antonio avec ce costume. Prise le même jour.

Au dos de la photo, un tampon bleu indique Foto Agnelli Felice L'Aquila - Telef. 38-88, la même inscription imprimée ferrania, et au crayon à papier, le numéro 6835. Elle a donc été prise avant la précédente. Il pose dans la rue, en appui sur le pied droit, avec un contraposto élégant. La main gauche est dans la poche. La cravate s'envole un peu au vent. Le bras droit est le long du corps, la main repliée. Il sourit en regardant timidement l'appareil. On voit à peine ses yeux. Il est encadré par deux murs clairs de part et d'autre, surmontés de végétation, le toit d'un bâtiment à gauche, avec d'innombrables fenêtres. Au fond, toujours la montagne, et un ciel blanc.

En sortant de l'autoroute, il fallait prendre la SS16 puis la rue Dante Alighieri. Dante Alighieri, il n'y pas de hasard.

Le cuisinier faisait le service. Il portait un tablier blanc. Il nous salua d'un bonjour laconique et sobre. Il était affairé. Il me paraissait très grand, une quarantaine d'années. Il nous installa dans l'arrière salle. Nous étions seuls tous les trois. C'est la première fois que j'entrais dans un restaurant. La nappe à carreaux rouges et blancs était la seule qu'il avait dressée. Les autres étaient encombrées d'ustensiles et de cagettes.

Il nous demanda ce que nous voulions boire.

De l'eau, deux verres de vin et une orangeade pour la petite.

Et pour le déjeuner ?

C'est une assiette de pâtes. A la sauce tomate.

Il avait déjà disparu.

Un endroit bien tranquille.

On a encore deux heures de route.

Il ne fait pas trop chaud, ça ira.

Je ne disais rien, j'observais les allées et venues du cuisinier serveur, qui, lui aussi, ne disait rien.

D'autres clients s'installèrent dans la salle devant.

On entendait leurs voix.

Je jouais avec les couverts en inox ordinaires.

J'écoutais mon père et mon oncle sans participer à la conversation.

On a été vite servis.

On avait pris qu'une assiette de pâtes parce qu'on ne voulait pas trop dépenser. Je crois aussi que c'était tout ce qu'il y avait au menu. Je me souviens qu'on avait pas eu le choix du plat.

Une belle assiette creuse, bien pleine, et la sauce sentait bon.

Mets un peu de parmesan. Il était sec et piquant.

C'était bon parce que j'avais faim. Mon père et mon oncle mangeaient lentement car ils parlaient sans cesse. J'avalais tout tant que c'était bien chaud.

Mon oncle racontait que petit garçon il allait se baigner dans l'Aterno, l'après-midi, après l'école. L'eau était fraîche, la rive était foisonnante, c'était la liberté. Un jour, un camarade s'est noyé, adolescent, presque enfant encore. Il a cessé de

courir dans l'herbe pour se jeter dans le fleuve et en ressortir haletant parce qu'il avait trop ri.

Mon père pestait contre le garagiste qui avait contrôlé la voiture de mon oncle, il se souvient que c'était une Fiat, la 127 peut-être, pas la Volkswagen encore. C'était la pompe à essence qui ne fonctionnait pas. Mon père ne conduisait pas. La voiture ne dépassait pas les 60 km à l'heure sur l'autoroute. C'est presque comme une cave. Des spaghettis avec de la sauce tomate. Il se rappelle qu'on était partis le matin vers huit heures. On aurait déjà dû être arrivés. A cause de la pompe à essence, on n'avancait pas. La fabrique était déjà fermée, il était treize heures passées. Il fallait attendre la réouverture. On a dû s'arrêter pour manger un peu. Le ressort était cassé, la pompe ne fonctionnait plus.

Moi j'avais rêvé dans la voiture pendant tout le trajet. Je faisais dérouler des films dans ma tête, des films que j'inventais avec les dialogues, les personnages et souvent des silences, toujours en noir et blanc.

Le cuisinier passa devant nous avec un grand saladier rempli d'une très belle salade verte.

On n'avait pas besoin de commander du café. Ma mère en avait préparé dans un thermos, il était encore tiède. A mon âge, je n'en buvais pas encore. La seule fois que j'en avais bu, c'était un soir chez des cousins, il était tellement fort que je n'en avais pas dormi de la nuit. J'avais eu peur dans le noir et je n'avais pas osé bouger jusqu'au matin. Je ne voulais réveiller mes sœurs. Le chant du coq de la ferme d'à côté m'avait saisie d'effroi. Je gardais ça pour moi.

Le cuisinier vint présenter l'addition. Mon oncle lui dit qu'il avait cru qu'on nous aurait servi une belle salade. Le cuisinier ne répondit pas. Mon père sortit son portefeuille et paya. On va boire le café dans la voiture.

Entre l'Adriatique et les Apennins, dans les Marches. La bataille historique de Castelfidardo. 1860. L'Ombrie et les Marches sont prises. Le nord réunit avec le royaume des Deux Siciles. L'unité italienne. La bataille, c'était le 18 septembre exactement. Un des soldats du Pape avait un instrument de musique. Paolo Soprani l'eut entre les mains. Il le démontra complètement pour le copier pièce par pièce. En réalité, c'était une légende. Un pèlerin autrichien se rendait au sanctuaire de Loreto. Ou en revenait. Il demanda l'hospitalité dans une ferme. Ce serait la ferme des Soprani. Ou d'une autre famille. Le petit Paolo aurait passé la nuit à démonter l'accordéon du pèlerin. Ou bien son père l'aurait achetée. Ou bien le pèlerin lui aurait offert devant son émerveillement. Ou bien il l'aurait laissée en remerciement de l'hospitalité. La première fabrique d'accordéon, 1863, en bas de chez lui.

Elles étaient vendues à Loreto et sur les marchés. Et puis, à Paris. La première usine, il l'ouvrit en 1872 place Garibaldi à Castelfidardo. Et Garibaldi, c'était quelqu'un qui comptait. Les dames de la bonne société italienne transportaient leur instrument pour accompagner leurs chants. Deuxième produit exporté après la Fiat, grâce aux italiens émigrés vers l'Amérique du Nord et du Sud. Douze mille cinq cents employés au début du vingtième siècle, plus que d'habitants dans cette petite ville. L'usine avait rouvert ses portes à 14 heures. L'employé qui nous avait accueillis nous avait proposé la visite guidée.

Je ne retenais rien. L'oncle Dino et mon père étaient au contraire très attentifs. Je n'aimais que l'histoire médiévale. Je passais tout mon temps libre à dessiner des coffres en bois, des armures et des arbalètes.

Il racontait dans le détail la vie de Paolo Soprani que je ne connaissais que comme une marque d'accordéon. Je n'avais pas imaginé que derrière les inscriptions de métal en lettres cursives des

différents modèles que j'avais vu à la télévision ou dans les fêtes de villages chez mes grands-parents se trouvait une personne, un homme qui avait réellement existé. Je l'imaginai comme cet employé, fin et précis, sans mot inutile, mesurant ses gestes et le ton de sa voix. J'étais étonnée qu'il ne parle pas de Garibaldi. Il l'avait sans doute fait à un moment où je détournais encore mon attention vers l'architecture de l'usine. Je regardais par les fenêtres pour imaginer quel ciel on pouvait voir tous les jours en travaillant ici. C'est alors que je compris qu'à l'Aquila les fabriques de Torrone avaient été fondées par des familles. Tout comme les frères de Paolo Soprani avaient créé leurs propres usines d'accordéon, les frères et les sœurs Nurzia avaient créé leurs propres fabriques de Torrone. On n'en mangeait qu'à Noël et lors des grandes occasions. La boîte en carton était une œuvre d'art, en relief coloré; je pensais que les frères et les sœurs étaient les modèles qui avaient servi à dessiner les personnages en robes longues entourés de guirlandes de fleurs.

L'oncle Dino et mon père s'intéressaient à tous les détails techniques. Il fallait d'abord choisir une bonne qualité de bois, le faire sécher pour en faire descendre l'humidité, au moins une quinzaine de jours, sélectionner les plus belles planches, ébaucher la carrosserie, polir les ailes. Les gestes étaient lents, rigoureux et assurés. Six mois de travail. Je regardais les mains caresser le bois, comme si chaque pièce était unique, sans me rendre compte que l'artisan était un orfèvre, tendue par le bruit des machines, marchant discrètement derrière le petit groupe formé par les trois hommes. Mon père comprenait tout. Il avait été apprenti charpentier au château de l'Aquila, à dix huit ans. Pendant huit mois, il avait travaillé à la restauration du toit. Il avait retiré des tuiles, raccourci des poutres, allongé sur le ventre, pendant que l'un de ses collègues le maintenait par les pieds pour éviter une chute fatale.

J'étais tout à coup saisie par les noms des presque huit mille pièces : la carrosserie, le sommier, les plaquettes, l'hanche, j'imaginai un assemblage

infini d'images. Un homme d'une cinquantaine d'année posait le placage de celluloid, d'abord la colle avec un pinceau sur le bois, puis en recouvrant la carrosserie de l'épaisse couche de plastique souple qu'il lissait, qu'il lissait sur mesure, en ajustant les courbes. J'étais happée par le mouvement de ses mains graciles, qui caressaient le revêtement comme un magicien. Monter. Coller. Assembler. Clouer. Apprêter. Masquer. Poncer. Peindre. Vernir. Dans la fonderie, d'autres ouvriers fabriquaient les voix d'aluminium. Chaque voix doit avoir sa propre note. L'ouvrier qui façonnait le mur avec des boutons de nacre m'éblouit plus que les autres. Cadres de soufflet. Grille de protection chromée. Vis de fixation. Soupapes. Lames. Soufflet en carton. Coins de soufflets. Clous. Boutons de registre. Peignes. Bretelles et courroies. Brides main gauche. Feutres. J'imaginai les Italiens débarquant à Ellis Island ou en Argentine avec leur accordéon dans leurs ballots. L'accordeur était trop occupé pour le déranger.

Les ouvriers portaient des tabliers foncés et n'avaient pas le temps de regarder par les fenêtres.

Mon père demanda à voir les accordéons chromatiques à boutons d'une taille adaptée à mon âge. Une seule était disponible, venant d'être assemblée. Sa couleur rouge plaisait à mon père. Le vendeur nous joua quelque chose. Je l'essayai sans dire un mot. Les bretelles étaient rouges également. On l'emballa dans sa valisette noire. Au dernier moment, mon père demanda en cadeau des boutons de rechange, on ne sait jamais. Mon regard appuya sa requête. Le vendeur revint avec une poignée pleine de boutons blancs nacrés. C'était plus beau que des perles.

On rentre

le retour

Le sanctuaire Notre Dame de Loreto

Je dormais de l'autre côté de la salle à manger

J'allais à l'école maternelle chez les sœurs. C'était sur la place, à côté de l'église. C'était dans ce bâtiment. On allait dans la villa quand il faisait beau. J'apportais le petit déjeuner dans une boîte en fer avec un manche. Je ne sais pas comment on avait eu cette boîte. Ma sœur Mena m'emmenait à l'école. Elle avait été à l'école avant moi. Après, elle a arrêté.

Elle s'appelait Filomena parce que la mère de mon père s'appelait Filomena.

La grand-mère Filomena habitait en bas derrière chez nous, mais je ne me souviens pas du nom de la rue.

La petite fontaine a été construite bien plus tard. Il y avait trois fontaines, une grande et deux petites. A la place de la petite fontaine, on avait fait un fossé pour faire la chaux. La grande fontaine existait déjà bien avant. La rue s'appelle

Via Fontenuova, peut-être à cause de cette fontaine, je l'ignore.

La nonna avait un demi-frère, Francesco, le père de Pasqualino. Comment, je ne sais pas. Père ou père décédés, je ne sais pas exactement. Il s'appelait Francesco, il habitait vers la via del Colle. Ils étaient trois, quatre. Il avait deux sœurs, une qui était morte, ils étaient quatre. Vincenzo, on l'appelait oncle Vincenzo, il était plus vieux que les autres. L'autre sœur était mariée. Ils étaient à cinq. Le dernier s'appelait Giustino. Pasqualino est mort. Sa femme s'appelait Anna. Ils ont construit une nouvelle maison sur la route de Pescomaggiore.

Mes grands-parents n'avaient pas de voisins. Nous n'avions pas de voisins non plus. Plus tard, les voisins qui habitaient l'étage en dessous, ils s'appelaient Zugaro. On était un peu parents, elle, elle s'appelait aussi De Paulis. Ercole et Aminda. Ils avaient six ou sept enfants. Ils avaient une cuisine, une salle à manger, et à côté, en haut, une petite chambre. Leurs filles montaient un escalier pour aller dormir. Elles

passaient un palier, une porte et dormaient dans une pièce. L'escalier était droit. Depuis la reconstruction, il est placé sur le côté. La porte existe toujours.

En face, c'était une autre famille qui a vendu à la Camardella. A côté, il y avait un espace, une cour, deux maisons. Une maison avec deux pièces. Quand on rentrait dans l'espèce de cour, une écurie et une cave.

Avant la Camardella, une famille est partie pour construire vers Tempera. Il s'appelait Giuseppe. On les appelait Pepino et Pepina car elle, elle s'appelait Giuseppina. Au-dessus des caves, ils avaient un escalier. C'est là que je suis tombé et que je me suis fait ma cicatrice sur la lèvre. Ils avaient aussi une entrée, des caves, un escalier pour monter. La Camardella avait deux filles. Je n'étais plus là quand elles sont arrivées. J'étais en France quand ils ont acheté la maison.

De l'autre côté, où se trouve la Fontanella, on avait une cave, au-dessus une cuisine, on y mettait tous les sacs de blé, et dans une malle, on séparait le blé et le maïs. En haut, dans un

grenier, on mettait le blé. Au rez-de-chaussé, mon père venait dormir pour être tranquille. On y avait de grands tamis, de deux mètres de diamètre, pour tamiser le blé. Après, on le mettait dans des malles construites en bois. Au mois d'août, le blé était encore dans les sacs. J'avais cinq ans.

La rue Via Fonte Nuova était déjà pavée. Celle de la rue qui menait au pailler, c'était du gravillon. C'est moi qui ai modifié la maison. La cuisine était moins large. La porte était celle de la maison de la tante. Elle avait les deux pièces où on a fait la cuisine. J'ai déplacé la cloison. J'ai tout cassé. Il ne restait que les murs et le toit. On a refait les séparations. On a fait la cuisine à droite. La salle à manger était plus grande. On avait deux chambres. Deux portes conduisaient aux chambres. Il n'y avait pas de salle de bain. Le balcon était en bois. Une salle à manger, une chambre du côté de l'étable, la cuisine : trois pièces devant. Derrière, deux chambres. On sortait sur le balcon. Il donnait sur une autre petite chambre. On n'avait pas de toilettes. On

allait dans l'étable. J'ai fait les travaux l'année avant de partir en France. J'avais vingt ans. Deux maçons m'ont aidé, et deux copains. Mon père avait peur quand j'ai cassé les cloisons. Avant, on avait une seule cheminée. Un plan pour poser le gaz. On n'avait pas encore le gaz. On avait un fourneau. La cuisine que la tante nous a laissée était plus large. Quand elle est morte, on a hérité de cette pièce, sa cuisine, et de sa chambre où elle habitait avec son mari. La salle de bain a été faite quand j'étais en France. J'ai fait les dalles et le grenier. J'ai posé du carrelage dans les chambres. Dans la salle à manger, le sol était recouvert de carreaux de terre cuite marron. Je les avais remplacés.

Il fallait aller chercher l'eau à la fontaine. J'ai préparé un réservoir de trois cent litres dans le grenier, avec un tuyau pour le remplir. Il l'ont fait quand j'étais déjà parti. Pour boire et préparer à manger, on allait chercher l'eau à la fontaine. Quand je suis parti, l'eau et le gaz ont été raccordés. On chauffait au bois. Il était stocké

dans le pailler. Et dans le grenier de la petite maison près de la petite fontaine.

Là c'était l'escalier qui montait, comme ça, là c'était l'escalier. On avait une porte, à côté d'une autre porte, et d'une autre porte. Une pièce avait une porte. On rentrait pas une porte en haut de trois petites marches. Dans cette pièce se trouvait la cuisine avec une cheminée. Derrière, la chambre. Derrière, le balcon. Derrière, une petite chambre. Elle nous servait de débarras.

Après l'entrée de la maison, après trois marches, on avait une salle à manger avec une cheminée, une porte, on descendait deux marches, et on accédait au balcon. La petite chambre était en commun avec ma tante. C'était un débarras.

Dans le pailler, on avait construit une chambre. Une ancienne porte avait été murée et remplacée par une petite fenêtre. Ma mère y entreposait les pastèques parce qu'il faisait plus frais. Dans le renforcement, on avait une vasque pour se laver. Dans le pailler, on avait un grand métier à tisser le coton et le lin. Ta mère tissait. C'est dommage,

on n'a pas de photo d'elle avec le métier à tisser.
Tous les draps, c'est elle qui se les ai tissés.
Je crois que le pailler a été reconstruit pareil.
Maintenant il y a une fenêtre.
Dans les chambres, on avait des portes fenêtrées.
En hiver, ça gelait, on n'avait pas de chauffage.
Quand j'étais petit, pour les autres enfants aussi,
on mettait le berceau contre le mur, le mur qui
était derrière la cheminée de la cuisine. Cette
cheminée, on l'a supprimée. On l'a remplacée par
un fourneau.
J'avais modernisé la salle à manger et la cuisine.
Dans la cuisine, on a gardé la cheminée. On
entreposait le bois pour la journée sous le plan.
Quand j'étais en France, mon père a fait faire la
salle de bain dans la petite chambre du fond.
Dans la chambre, une armoire était posée le long
du mur, en face du lit. C'était la chambre de mes
parents. Dans la chambre à côté, dormaient les
filles, Mena, Diomira et Maria Chiara, dans un
grand lit et un petit lit. Moi, je dormais dans la
chambre de l'autre côté de la salle à manger, vers
le pailler.

L'oncle Gelsino, il était chauffeur de bus. Des premiers bus. Il avait un pistolet, un petit pistolet. J'étais gamin. Il est parti en Amérique. Il est revenu. Il est parti en Argentine. Pendant quarante ans, il n'a plus écrit. On n'avait pas de téléphone à cette époque. Après la guerre, c'était en hiver, il y avait de la neige. On allait avec mon père au soleil sur la place. Tout à coup Mena est venue appeler notre père : "Papa, papa, l'oncle Gelsino a écrit !". La première lettre. Mon père a répondu. une femme un peu instruite répondait de la part de mon père. Gelsino a envoyé un paquet. C'était une boîte en contreplaqué. Il avait mis deux costumes dedans, qu'il ne mettait plus, et un manteau. Ils étaient trop grands. On a dû les reprendre. Avec le manteau, on m'a fait faire un costume. Comme il n'y avait pas assez d'étoffe, on m'a fait un pantalon trois quarts, c'était à la mode. Un manteau tout gris foncé. Les costumes, l'un était gris foncé, l'autre était plus

clair. Le paquet avait été perdu pendant dix-huit mois. Il était retourné en Argentine. Il nous avait envoyé la photo de sa femme et de sa fille. Sa femme s'appelait Maria Grazia. Elle était enseignante. Sa fille me ressemblait. Elle s'appelait Graziella. Elle avait mon âge car Gelsino s'était marié tard. Il avait un minibus pour faire le ramassage scolaire. L'argent en Argentine avait perdu beaucoup de valeur. Il avait laissé de l'argent à son frère. Giovanni lui a renvoyé cinq cent mille liras, ce qui en Argentine était une somme énorme. Graziella nous a envoyé des photos. On a perdu sa trace. J'aurais voulu participer à l'émission de Raffaella Carra pour les retrouver.

En rentrant, on s'est arrêtés à Pescara pour
changer la pompe à essence.

le mammoth du château

Toutes les fois où je suis tombé

Le retour au soir

Le retour au soir

La première fois que je me souviens de cette maison, c'était en pleine nuit. On n'avait pas eu de bus à Rome. En arrivant de Thionville le soir, on arrivait à Rome le matin. Et on prenait le bus. Ce jour-là on avait attendu le bus, puis on avait dû prendre un autre train. Quand on est arrivés à Paganica, il n'y avait pas d'éclairage. Je n'avais pas vu les pavés de la rue. Ni la petite fontaine. Ni les montagnes derrière la maison. Ni les chats allongés sous le banc. Ni les petites marches où mon grand-père passait ses journées, avec son costume noir et son chapeau. Avec sa canne. Je n'avais jamais vu un âne, ni les orages de montagne qui les soirs d'été éclataient, ni les éclairs qui illuminaient le ciel avant le tonnerre, nous comptions les secondes, un deux, nous comptions les secondes sur le balcon ou derrière les portes fenêtres. Je ne savais pas que c'était ici que mon père était né, qu'il était allé à l'école, qu'il avait fait la route à vélo pour aller à quinze

ans travailler à la ville tous les jours, qu'il avait acheté son premier moto-scooter Lambretta à l'Aquila. Dès que la pluie cessait, le soleil rayonnait une joie infinie sur les jeux d'enfants dans les rues étroites du village. On remplissait des pulvérisateurs pour s'éclabousser d'eau jusqu'à être complètement trempés, on courrait après nos cousins jusqu'à la tombée de la nuit. Cette nuit-là, ma tante Maria Chiara s'écria : "Ils sont arrivés !". La grand-mère Teresa s'était endormie sur la table. Elle poussa un : "Aaaaaaaah !". Lorsque la porte s'ouvrit, je vis un intérieur noir, sombre, qui n'était pas éclairé. Une vieille dame aux cheveux blancs m'arracha des bras de ma mère pour me serrer contre elle. J'éclatais en sanglots, de peur. Je crois que cela lui a fait de la peine. Elle portait un tablier noir, sur une robe noire, son dos était courbé, elle était fine, elle portait des collants noirs, ses cheveux blancs étaient attachés à la va vite.

Le frère de la nonna s'appelait Pietro. Gian Pietro. C'est pour ça qu'ils ont mis son nom à Gian Piero.

Et le père du nonno, il s'appelait Emidio. Et la mère, je crois que c'était Diomira.

Et la mère de la nonna, je ne sais plus.

Et avant, avant, qu'est-ce que tu veux que je sache.

Avant, moi je n'ai même pas connu les nonni. Non. Ils étaient décédés déjà.

Nous, pendant dix ans, ils n'avaient pas d'enfants, nonno et nonna. Après, ils ont en eu six. L'un est mort quand il est venu au monde. Et l'autre, Diomira, ça je me rappelle, quand j'étais petit, elle demandait toujours "Da, da, da" en faisant un geste de la main. Ça veut dire : Donne, donne, donne. Elle avait une maladie incurable. Moi, j'étais petit, je ne me rappelle même pas. Elle avait deux ans. Moi, j'étais tout petit. Elle était née après moi. La tante Diomira est née après

moi. La première Diomira, je ne me rappelle plus si c'était avant ou après.

Le bébé qui est mort, c'était un garçon. Je crois qu'il n'avait pas eu de nom.

Il y avait trois familles De Paulis à Paganica. Trois familles, oui.

Le nonno habitait déjà dans la même maison. C'était la maison de ses parents. La nonna, c'était la maison à côté, derrière, en bas. Ils avaient une cuisine et une toute grande chambre. Elle avait un frère qui est mort à la guerre.

En réalité, Antonio, qui est mort à la Grande Guerre n'était pas le frère de mon grand-père Giovanni, mais le frère de ma grand-mère Teresa. C'est pour ça qu'ils m'ont appelé Antonio. Ils ne m'ont pas mis le nom du nonno Emidio. Il y avait la sœur de la nonna, qui était malade. Elle avait toujours la petite Diomira dans ses bras Elle a attrapé l'asthme, la petite. C'était une tante. Il y avait deux tantes. La tante Mariucia, tante Maria, et la tante Chiarucia, Chiara. Giovanni, n'avait qu'une soeur, Antonina, et un frère, Gelsino. Je

ne sais pas qui était le plus jeune, je crois que c'est Gelsino.

Avant, on mourrait plus vite.

C'est pour ça que la dernière fille s'appelle Maria Chiara, on lui a mis le nom de ses deux tantes.

Diomira, c'était la mère de papa.

Ces deux tantes, elles sont toujours restées à Paganica, il n'y a que l'oncle Gelsino qui est parti.

Leurs maris, je ne me rappelle pas de leur nom.

Diomira est aussi née pendant la guerre. Il n'y a que Maria Chiara qui est née après.

Quand il y a eu la première guerre mondiale, Giovanni avait douze-treize ans. Il ne racontait rien. Après, il y eu les fascistes. Ils ont brûlé la maison d'une famille communiste. La maison était au milieu du village. Les fascistes étaient du village. Ils portaient des chemises noires. Je n'étais même pas né. Je suis né en 39. J'en ai entendu parlé quand les anciens parlaient entre eux.

Les Allemands ont envahi l'Italie.

La montagne dans le noir dessinait sa crête aussi nettement qu'un trait de crayon. Le ciel était noir, sans étoile, et la lune pleine était blanche, brillante, et un halo blanc estompait le noir du ciel, et un voile blanc descendait sur la crête noire comme une ombre. De chaque côté, la montagne se confondait avec le ciel, le noir épousait le noir pour se fondre dans la nuit silencieuse. Les ciels d'enfance au contraire étaient pleins d'étoiles, bavards et remplis des chants des cigales, de nos courses sur les pavés, des heures assis sur les pierres à deviner les noms des astres, et les noms des villages sur les flancs que l'on reconnaissait aux dessins formés par lumières qui éclairaient au crépuscule les villages voisins. Ce soir-là, sur le balcon qui donnait sur la rue dont on ne se souvient pas du nom, je ne distinguais plus la maison natale de Teresa en contrebas. Elle n'était pas éclairée car elle était encore pleine de gravats,

la circulation était coupée. Un bâtiment haut était en construction, et n'était pas éclairé lui non plus. Il masquait dans cette nuit noire une partie du village en bas. Les arbres étaient bien noirs eux aussi, de ce noir épais comme une encre étalée sur une page. Des lumières suivaient la route qui elle-même encerclait le village. Des lumières des maisons étaient encore allumées. Je pensais à Vol de Nuit, parce que je me souvenais de l'évocation des vies secrètes derrière chaque fenêtre éclairée. Fenêtres lointaines et lucarnes discrètes, fenêtres lumineuses et franchement tardives, dont les habitants n'avaient pas encore fermé les persiennes, fenêtres éteintes des absents, fenêtres éventrées abandonnées. Je me demandais si mon père avait regardé comme moi, la veille de son départ, sur ce balcon silencieux, une dernière fois, la nuit.

à la recherche des lieux dont je ne me souviens
pas

La rue déserte au matin

l'aller retour jusqu'à la place du village, au matin, lorsque tout le monde est endormi, le 2 août 2024, la visite des maisons éventrées détruites par le tremblement de terre et encore dans les gravats.

Aucune trace des parents des parents des parents. Aucun souvenir.

Ils ont habité dans cette maison du côté de Giovanni, et dans la maison en bas du côté de Teresa. Pas de photo d'eux, pas d'écrit, pas de date de naissance, pas de son de voix, pas de regard, pas d'histoire. Une vie de paysans des montagnes. Une pièce principale, une chambre, une cuisine. Levés à l'aube pour aller dans les champs. Du grain, du blé, la vigne, les pommes de terre. Les enfants restent à la maison, en bas-âge avec les grands parents. Et la collation apportée par les femmes à neuf heures. Le retour à quatorze heures, le repas, la sieste au frais. Et l'hiver la veillée. Tous au chaud. Quand j'ai regardé l'Arbre aux Sabots, dans la scène où la famille et les voisins sont rassemblés, et que l'amoureux vient timidement avec son bon copain pour voir la jeune fille qu'il courtise, juste la voir, sans lui parler, je les ai imaginés. Chacun

racontait une histoire. Tout en travaillant, en raccommodant, en cousant. Ils ont vu la même montagne, le même ciel, les mêmes pierres, le même paysage sec en été, et la pluie qui dévalait la Via Fontenuova, comme un ruisseau. La neige et le gel de l'hiver. L'Aquila est la ville la plus froide d'Italie. Tout cela, ils l'ont vécu. Les jours de faim. Les jours de fêtes. Les mariages, les baptêmes, les enterrements. Les jours d'enterrements, le silence se faisait. Les voisins préparaient le repas, et le soir, tous se réunissaient pour ne pas laisser la famille dans la solitude du chagrin. Ils avaient vu l'unité italienne, les guerres, les deuils, la misère de l'entre-deux guerre, le facisme. Ils ne savaient pas écrire, ni lire. Ils ont répété les mêmes gestes. Ils sont allés chercher de l'eau tous les jours. Sont allés chercher du bois. Ont fait du feu. Ont trait les vaches. En avaient-ils des vaches ? Ils connaissaient les champs des oiseaux, et par cœur les crêtes des montagnes. Ils chantaient. Si seulement on avait retrouvé les anciens actes notariés dans la malle, on aurait su par qui et

quand les lopins de terre avaient été achetés, transmis, donnés, nommés. Le séisme de 1703. La prise des Français en 1798. Des Autrichiens en 1815. Les sept kilomètres de marche à pied pour aller à l'Aquila. Et de l'ancienne ville romaine, qui reste-t-il ? Lorsque Manfred de Sicile a fondé l'Aquila en 1254, qui est parti la construire avec les paysans de tous les villages alentour ? Les parents des parents des parents, et tous ceux avant eux, étaient allés à l'Eglise, celle sur la place, Santa Maria Assunta, reconstruite au XVIIe siècle, dans la basilique romane de San Giustino, bien avant, à partir du VIIIe siècle, dans l'église de la Madonna d'Appari, à l'extérieur du village, construite au XIVe siècle sur la roche. Les luttes pour rester une ville autonome. Étaient-ils déjà là ? Quelles contrées ont-ils traversées pour venir marcher pieds nus sur le sol glacé des jours d'hiver ? Les photos disparues sous la gravas de 2009. Les photos retrouvées dans les décombres, déchirées, salies, poussiéreuses. A certaines heures du jour, les montagnes étaient presque bleues, la lumière

rasait les flancs des collines arides, couleur de terre, au-delà, on apercevait des cimes enneigées, même en été, mon frère Giovanni m'apprit le mot de "neiges éternelles".

version n°1
Fameck, 04 août 2024

